

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Jean-Claude CARRON

Montaigne ondoyant et le «catholique» en voyage

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1973, tome 69, p. 129-136

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

Montaigne ondoyant et le «catholique» en voyage

I. Présentation

Dans ses *Essais*, le seul livre qu'il ait voulu donner au public, Montaigne a tenté de se dire totalement et d'offrir de lui-même un portrait exhaustif :

On trouvera que j'ay tout dict [...] ; ce que je ne puis exprimer, je le montre au doigt. [...]. Je ne laisse rien à désirer et deviner de moy¹.

Une œuvre, cependant, semble échapper à son propre contrôle, une œuvre qui n'a pas été « faite » et qui, grâce aux hasards de l'histoire, a permis au lecteur de jeter un regard « neuf » et « libre » sur son auteur : ce sont les notes de voyage, publiées en 1774 sous le titre : *Journal de voyage en Italie par la Suisse et l'Allemagne*². Indiscret quant au contenu, de forme lâche et sans apprêt, il est le carnet de route d'un long périple à travers l'Europe. En quête d'eau pour soigner sa gravelle, en quête de nouveaux horizons, en quête d'hommes, Montaigne tient dix-sept mois durant le journal de sa vie errante.³ A travers ces pages non destinées à la publication, le lecteur moderne veut

¹ *Essais*, p. 961, in *Œuvres complètes*, édition de la Pléiade, NRF, Paris, 1962. Toutes les citations se réfèrent à cette édition des *Essais* et du *Journal de voyage* confiée à Albert Thibaudet et à Maurice Rat. Entre parenthèses nous donnons les références du *Journal* dans l'édition des Classiques Garnier (Paris, 1955).

² En 1770, soit près de deux cents ans après sa rédaction, un manuscrit inédit de Montaigne est retrouvé parmi de vieux documents au château de Montaigne par un certain chanoine de Prunis ; Meunier de Querlon le publie en 1774 sous le titre *Le Journal du voyage de Michel de Montaigne en Italie par la Suisse et l'Allemagne, en 1580 et 1581*.

³ De juin 1580 (les premières pages du manuscrit avaient disparu ; il part le 22 juin de Montaigne) au 30 novembre 1581.

tenter de découvrir une attitude originale et peut-être inédite de leur auteur. Il s'agit avant tout de se mettre en route avec lui et de le suivre tout au long de son itinéraire ; spectateur de sa vie quotidienne, banale et médiocre, tel que pouvaient l'être ses contemporains, partageant sa curiosité à travers les notes rédigées hâtivement en chemin, ce lecteur apprendra à mieux connaître l'auteur des *Essais*.

II. Les textes

Le perpétuel émerveillement où le spectacle de la nature le tient, le long enchantement féérique que l'art des jardins de la Renaissance et de leurs jeux d'eau engendre en lui, l'agréable étonnement qui le saisit devant la virtuosité et le savoir créateur des artistes italiens, la rencontre émouvante avec la grande Rome⁴, si tout cela témoigne d'une curiosité des plus spontanées et des plus « naïves », sa disponibilité ménage encore au lecteur un champ d'intérêt plus directement social ; d'autres indices, d'autres faits, d'autres remarques révèlent en lui l'obsession de tout ce qui concerne l'homme, sa pensée, son existence. Situations politiques et religieuses des contrées traversées, gouvernements en place, importances des lieux, données historiques, autant de renseignements notés avec soin et systématiquement :

*Constance, quatre lieues, où nous arrivâmes sur les quatre heures.
C'est une ville de la grandeur de Chalons, appartenant à l'archiduc
d'Autriche, et catholique. Parce qu'elle a été autrefois, et depuis trente
ans, possédée par les luthériens, d'où l'empereur Charles V les deslogea
par force, les églises s'en sentent encores aus images*⁵.

De cet intérêt aux choses sociales, le *Journal* témoigne avec une rare précision et une constance obstinée ; un soin particulier va aux attitudes religieuses. C'est cet aspect de l'œuvre qui sera le sujet de notre étude.

Dans la première partie du voyage, alors qu'il traverse la Suisse et l'Allemagne réformées, en fidèle sujet du pape et du roi, Montaigne fait sienne la religion catholique et parle en son nom : « nostre religion »⁶ s'oppose à « leur religion »⁷ ; « leurs églises » à « nostre concile »⁸. A peine aborde-t-il les pays protestants, sa première pensée,

⁴ Il en rappelle encore le souvenir au chapitre IX du troisième livre, p. 975 et ss.

⁵ *Journal*, p. 1141 (p. 28).

⁶ *Idem*, p. 1128 (p. 14).

⁷ *Idem*, p. 1127 (p. 14).

⁸ *Idem*, p. 1174 (p. 62).

son premier souci va aux églises « usurpées des catholiques », au sujet desquelles le grand scandale iconoclaste bat encore les oreilles des fidèles romains :

*Melhouse, deux lieues, une belle petite ville de Souisse du quanton de Basle. M. de Montaigne y alla voir l'église ; car ils n'y sont pas catholiques. Il la trouva, comme en tout le pais, en bonne forme ; [...]*⁹.

Dix ans à peine séparent cette époque de la St-Barthélemy (1572) ; dès cette date, en France ce ne fut que carnages et luttes fratricides ; le fanatisme assombrît la seconde moitié du XVI^e siècle qui s'était ouvert dans les fastes de la Renaissance. Alors que la France s'épuise dans une querelle honteuse, le centre de l'Europe semble assumer avec une plus grande assurance et une meilleure intelligence la séparation des chrétiens ; Montaigne en fait l'expérience qui vient le confirmer dans son esprit de tolérance :

*[...] ils ne font [les protestants] nulle difficulté pour leur religion, de servir le roy contre les huguenots mesmes ; [...] ils épousent indifferemment les fâmes de nostre religion au prestre et ne les contreignent de changer*¹⁰.

Au cours de nombreuses discussions qu'il se ménage durant le séjour en pays réformés, il découvre les différentes sectes qui se partagent déjà le peuple : « les uns se disans zingliens, les autres calvinistes et les autres martinistes »¹¹. La haine que les luthériens allemands vouent à Zwingli et à Calvin tient d'un fanatisme non moins virulent que celui qui, politisé, sépare royalistes et huguenots en France. Cette « haine ordinaire contre Zwingli et Calvin »¹² n'empêche pas qu'entre luthériens on se dispute aussi :

*On tient qu'à la vérité il est peu de villes qui n'ayent quelque chose de particulier en leur créance ; et sous l'autorité de Martin qu'ils reçoivent pour chef, ils dressent plusieurs disputes sur l'interprétation du sens ès escrits de Martin*¹³.

Voilà un détail qu'il retient dans ses *Essais* écrits sur l'inconstance de la nature humaine. Le jeu de la connaissance porte jusque dans les religions sa vaine démarche.

⁹ *Idem*, p. 1127 (p. 13) ; cf. aussi p. 1154 (p. 42).

¹⁰ *Idem*, p. 1127, 1128 (p. 14) ; cf. aussi p. 1155 (p. 42 et ss.).

¹¹ *Idem*, p. 1129 (p. 15).

¹² *Idem*, p. 1145 (p. 32).

¹³ *Idem*, p. 1145 (p. 32).

*(b) J'ay veu en Alemagne que Luther a laissé autant de divisions et d'altercations sur le doubte de ses opinions, et plus, qu'il n'en esmeut sur les escritures saintes*¹⁴.

L'intérêt qu'il montre à rencontrer la religion des autres, à en comprendre les motifs, à en déceler les faiblesses ou les forces, à suivre même leurs offices et leurs cultes occupe les quarante premières pages du récit, de Mulhouse à Augsbourg¹⁵ ; où sa curiosité le conduit, là est son chemin ; toujours prêt à rencontrer ce qui se présente inopinément à lui, désirant forger sa propre opinion pour démentir au besoin les préjugés, il veut voir, entendre, savoir, avide de nouveauté, avide de se frotter aux opinions contraires. Le chemin qui de Paris le conduit à Rome en passant par l'Allemagne le mêle au monde et lui offre l'exemple et la connaissance d'une autre religion¹⁶ ; la constance qu'il met à se renseigner auprès des ministres réformés peut en témoigner :

*M. de Montaigne, come estoit, sa coutume, alla soudain trouver un docteur théologien de ceste ville*¹⁷, *pour prendre langue, lequel docteur disna avec eux*¹⁸.

Ces discussions théologiques en Allemagne, l'intérêt qu'il porte à constater l'état des églises, les renseignements qu'il obtient quant aux différentes doctrines, relèvent d'une curiosité intellectuelle, c'est une enquête qu'il entreprend, une enquête qu'il va poursuivre en Italie catholique, non plus sur le fond de la pensée religieuse, mais sur les formes particulières des cultes et des dévotions ; ici il rencontre l'homme dans la société, l'Italien de son temps dans la vie courante, l'homme dont il va découvrir les habitudes, espionner l'âme ; et l'enquête se poursuit, moins religieuse que sociale ; c'est la dévotion du peuple et son ardeur qui est retenue, la ferveur apparente :

*Il y a à Rome force particulières dévotions et confréries, où il se voit plusieurs grans tesmoignage de piété. Le commun me samble moins devotieux qu'aus bones villes, de France, plus seremonieux bien : car en ceste part là ils sont extrêmes*¹⁹.

¹⁴ *Essais* III, 13 ; p. 1046.

¹⁵ *Journal*, p. 1174 (p. 62) : « Quant aux nouvelles religions, il ne s'en parle plus depuis Auguste [Augsbourg]. »

¹⁶ Le chemin le plus court de Paris à Rome, but de son voyage, n'est évidemment pas celui de Montaigne.

¹⁷ A Isny en Allemagne.

¹⁸ *Journal*, p. 1148 (p. 37). C'est nous qui soulignons. Cf. aussi p. 1155 (p. 42), p. 1150 (p. 37), p. 1128 (p. 15), p. 1145 (p. 32).

¹⁹ *Journal*, p. 1120 (p. 112).

Que conclure de cette lecture qu'il faudrait poursuivre jusqu'à l'étape de Lorette où Montaigne fait à son tour ses dévotions et laisse un ex-voto comme au terme d'un pèlerinage qu'il aurait réservé à ce lieu²⁰ ? Révèle-t-elle autre chose qu'une simple curiosité « touristique » ou intellectuelle ? Si Montaigne s'adapte aux circonstances, aux habitudes, aux mœurs des populations visitées, s'il déploie toute sa disponibilité pour ne pas s'imposer, pour se plier et se faire Allemand à Augsburg, Italien à Rome, il correspond par là à une attitude de vie permanente que les *Essais* confirment.²¹ Par cet arrêt à Lorette, par son attitude en ce célèbre lieu de pèlerinage, voulait-il se conformer encore une fois aux habitudes de son époque et éviter « le vice qu'il fuiait le plus, de se rendre remercié par quelque façon ennemie du goût de ceux qui le voient »²² ?

Ne faudrait-il pas plutôt mettre l'accent sur le détour qu'il fait pour se rendre à Lorette, sur la minutie avec laquelle il a voulu noter tous les détails de ses dévotions²³, sur le récit qu'il fait d'une guérison où « tous les chirurgiens de Paris et d'Italie s'y estoient faillis »²⁴ ? « Il n'est possible, dit-il, de mieux ny plus exactement former l'effaict d'un miracle²⁴. »

III. Essai de synthèse

Montaigne a choisi, en entreprenant son voyage²⁵, une nouvelle présence au monde, une présence de connaissance, de co-naissance, de naissance sans cesse renouvelée aux situations offertes selon leur succession. Mais il ne pousse pas ses tendances protéiformes jusqu'à tenter le spirituel pour se faire protestant ; il renonce aux attitudes de Gascon et de Français, aux conventions sociales que sa condition

²⁰ *Idem*, p. 1247 et ss. (p. 141). En effet, l'itinéraire qui, dès le 19 avril 1581, le conduit de Rome à Lorette par un chemin « montueux » et impressionnant, à travers les Apennins, semble bien indiquer que Montaigne y fait un détour intentionnel ; il poursuivra ensuite vers l'Adriatique pour revenir à Rome en passant par Urbino et Florence et après un séjour aux bains « della Villa » à Lucques. Cf. pp. 1247 à 1324 (pp. 141 à 221).

²¹ *Essais* III, 9 ; pp. 964 et 965.

²² *Journal*, p. 1157 (p. 44).

²³ *Idem*, p. 1248 (pp. 141 et 142).

²⁴ *Idem*, p. 1250 (p. 144).

²⁵ Voir à ce sujet l'article « Montaigne », de Georges Poulet, in *Etudes sur le temps humain*, pp. 1 à 15 ; Plon, 1950 ; l'étude plus récente de Jean Yves Pouiloux : *Lire les essais de Montaigne*, Maspéro, 1969, ainsi que *L'être et la Connaissance selon Montaigne*, par Michaël Baraz, Corti, 1968.

exigeait de lui. S'il devient Romain par un diplôme d'honneur dont il tire vanité²⁶, il l'est déjà quand il parle et écrit en italien²⁷. S'il ne s'est pas fait protestant avec les Bâlois, s'il continue à accomplir les gestes d'un catholique en pays réformé²⁸, serait-ce qu'il échappe à sa formule ?

(b) *Nous sommes chrétiens à mesme titre que nous sommes ou Périgordins ou Alemans*²⁹.

Aurait-il, lui, le courage ici d'aller contre la tradition et de recevoir la religion non pas selon les critères d'ancienneté, d'habitude ou d'usage, mais selon les données transcendantales de la foi ? L'étape de Lorette et son *Journal* confirmeraient-ils cette attitude ? Il ne nous appartient pas d'en décider ici. Il est cependant évident que la perpétuelle mobilité et l'incertitude où il se montre sans cesse, que la disponibilité qui voudrait le guider, n'ébranlent pas tout l'homme ; elles ne vont qu'aux circonstances extérieures, qu'à l'arbitraire de la condition humaine, à la convention : jamais l'homme ne se perd ; le catholique ne devient pas protestant, ni le royaliste, huguenot. Il demeure toujours assez libre cependant pour s'ouvrir aux autres, comprendre les réformés et accepter qu'on puisse n'être pas comme lui. Il reconnaît les limites d'une situation donnée, la sienne, et renonce à la croire seule possible ; ils ne se sent pas justifié lorsqu'il se découvre Périgourdin et Français ; ce sont les limites non d'un choix mais d'un héritage ; s'il les remet en question, il ne les rejette pas, il prend une fois encore conscience de leur relativité. Et si la religion lui semble communément acceptée « par une humaine conduite », « qu'à nostre façon et par nos mains »³⁰, selon

²⁶ Cf. *Journal*, pp. 1236 et 1237 (p. 130) et *Essais* III, 9 ; pp. 978 à 980.

²⁷ En effet, alors qu'il se trouve aux Bains della Villa (Lucques, cf. note 20) en mai 1581, il écrit : « Assaggiamo di parlar un poco questa altra lingua... » (Essayons de parler un peu cette autre langue, me trouvant surtout dans cette contrée où il me paraît qu'on parle le langage le plus pur de la Toscane...), pp. 290 et 291 du *Journal de voyage en Italie*, éd. de la Société des Belles Lettres, Paris, 1946, dans laquelle Charles Dédeyan offre le texte original italien avec la traduction (ce que la Pléiade n'a pas jugé utile) ainsi que le « Discours préliminaire » de la première édition du *Journal* où Meunier de Querlon éclaire le lecteur sur la découverte et l'état du manuscrit de Montaigne, manuscrit aujourd'hui perdu. La Pléiade (pp. 1272 à 1337) et Garnier (pp. 168 à 234) ne donnent que la traduction. Le texte original se trouve aussi dans les éditions italiennes du *Journal* dont la plus connue est celle de d'Ancona (Pise, 1895), et dans l'édition de Louis Lautrey (Paris, 1906).

²⁸ Cf. *Journal*, p. 1132 (p. 19), p. 1148 (p. 35), p. 1149 (p. 37), etc.

²⁹ *Essais* II, 12 ; p. 422. Cette formule trop souvent citée à contresens n'est pas l'affirmation irrévocable d'une pensée à laquelle Montaigne adhère (cf. P. Moreau, « Montaigne », in *Connaissance des Lettres*, Hatier, 1966, pp. 177 à 179), mais la constatation d'une situation déplorable (cf. Marcel Raymond, « La religion de Montaigne », in *Génies de France*, La Baconnière, 1942, p. 60).

³⁰ *Essais* II, 12 ; p. 422.

des critères non transcendants, alors oui, « nous sommes chrétiens à mesme titre que nous sommes ou Périgordins ou Alemans »³¹. Périgourdins, il veut agir en Allemand à Augsbourg, en Italien à Rome ; catholique, il agit en catholique à Bâle et à Lorette. Le *Journal* témoigne bien souvent de cette expérience. Si Montaigne ne renonce pas à toute conception politique ou sociale, il accepte par « usage » d'être royaliste et Français. Les raisons qui justifient son attitude religieuse et pour lesquelles il agit, parle et vit en croyant, en catholique tout au long du *Journal*, sont-elles de contraintes familiales, politiques ou sociales comme certains inclinent à le penser ? Si aucun texte ne peut définitivement appuyer cette conclusion, aucune citation non plus ne soutient ceux qui veulent en faire un croyant dans toutes ses démarches.³² Montaigne aurait-il réservé dans le portrait qu'il nous a légué une place volontairement réduite au domaine de la foi ?

[...] *de faire la poignée plus grande que le poing, la brassée plus grande que le bras et d'espérer enjamber plus que l'estendüe de nos jambes, cela est impossible et monstrueux. Ny que l'homme se monte au dessus de soy et de l'humanité : car il ne peut voir que de ses yeux, ny saisir que de ses prises. Il s'eslevra si Dieu lui preste extraordinairement la main ; [...]*³³.

Alors son œuvre serait celle d'un homme qui n'emploie à composer son portrait que les ressources de ses « propres moyens », réservant à l'intimité inviolable de son âme la réalité profonde de ses rapports avec Dieu. Le *Journal* offrirait de cet homme le spectacle extérieur d'un choix de vie qui ne nous est jamais définitivement révélé.³⁴ Une addition aux *Essais* parue en 1595 pourrait confirmer cette hypothèse :

*(c) Je propose [dans mes livres] les fantasies humaines et miennes, simplement comme humaines fantasies, et séparément considérées, non comme arrestées et réglées par l'ordonnance céleste, incapables de doute et d'altercation ; matière d'opinion, non matière de foy ; ce que je discours selon moy, non ce que je croy selon Dieu, comme les enfans proposent leurs essais ; instruisables, non instruisants ; [...]*³⁵.

³¹ Cf. note 29 ; Pierre Moreau, in *op. cit.*, propose la conclusion contraire, le contexte n'est pas en sa faveur.

³² Cf. « Montaigne » d'Armand Müller, dans la collection *Les écrivains devant Dieu*, p. 87 et ss., éd. DDB.

³³ *Essais* II, 12 ; p. 588.

³⁴ Gustave Lanson, dans « Les Essais de Montaigne » (Paris, 1948), pp. 262 à 265, Armand Müller (*op. cit.*), Calvet, cité par Müller, p. 88, trouveraient ici des arguments capables d'appuyer leurs conclusions.

³⁵ *Essais* I, 56 ; pp. 308 et 309 ; cf. aussi au début de l'Apologie, les prémisses de sa démonstration : « Considérons donc pour cette heure l'homme seul, sans secours étranger, armé seulement de ses armes, et despourvu de la grâce et connoissance divine [...]. » *Essais* II, 12 ; p. 427.

IV. Perspectives

Les *Essais* de Montaigne ont pu servir à appuyer toutes les attitudes de pensée, de vie, religieuses et laïques, libertines et vertueuses. Chacun a pu le tirer à soi, Gide déjà avait dénoncé cette possibilité d'accaparement facile. La richesse d'une telle œuvre, sa complexité, liée à l'intention qui la soutient, expliquent l'usage paradoxal qu'on en peut faire. C'est par là qu'elle confirme une réussite sans précédent (et sans suite ?) d'un portrait de soi, d'une autobiographie sincère, authentique, n'ayant d'autre but que celui d'offrir au public un livre de « bonne foy » :

*Je veus qu'on m'y voie en ma façon simple, naturelle et ordinaire, sans contantion et artifice : car c'est moy que je peins*³⁶.

L'indiscrétion qui a pu être liée à la découverte et à la publication du *Journal*, ne dément pas la vérité de ce propos, mais elle confirme l'authenticité de sa démarche, la réussite de sa tentative. Si Montaigne s'était fardé, s'il avait voulu offrir, par ses *Essais*, un beau portrait de lui-même, le *Journal* l'aurait dévoilé sous ses vrais traits, « naturels ». Au-delà même de sa volonté de dire vrai, l'auteur fait preuve d'une lucidité et d'une clairvoyance peu commune. Dès lors comment conclure définitivement, sans prétention exorbitante, d'une vie si constamment vouée à la recherche de sa propre vérité ? Montaigne nous a livré de lui-même un portrait fidèle et total, mais un portrait composé dans la succession des différentes étapes de sa vie et de sa démarche intellectuelle, spirituelle, un portrait « en mouvement »³⁷. Il y a là toutes les hésitations, toutes les possibilités de choix, une somme d'expériences et d'intentions qui s'entremêlent à composer et à remplir une vie. Cette ouverture vers tant de possibles confond le lecteur et l'oblige à la prudence dans le choix d'une image trop précise, trop orientée, trop sûre de Montaigne. Le *Journal* propose un reportage pris sur le vif d'une étape de sa vie, mais il renseigne moins sur la pensée que sur des situations, des attitudes extérieures. Au gré des intentions avouées ou non, au gré des opinions personnelles, chacun peut lire ces « instantanés » en les confrontant avec ses lectures des *Essais* ; la somme de ces lectures n'ajoutera rien à Montaigne, mais bien au lecteur qu'il appelle son « ami ».

Jean-Claude Carron

³⁶ *Essais*, « Au lecteur », p. 9.

³⁷ Selon le titre et la pensée de l'article de Jean Starobinski : « Montaigne en mouvement », in *La Nouvelle Revue française*, 1960.